



# JOURNAL DU CONFINEMENT

N°52 - 11 mai 2020

## NOSTALGIE



Je ne suis pas d'ici, ni de cette ville ni de cette région pour en être éprise et j'ai mis trop longtemps à aimer les fleurs pour en connaître les noms. Pourtant je m'attendris et je me surprends à rejoindre le fleuve, parcourir des chemins que j'ignorais et que je trouve « charmants ». Cette niaiserie m'agace un peu et me reviennent les paroles de ce cher Georges :

*C'est vrai qu'ils sont plaisants,  
tous ces petits villages,*

*Tous ces bourgs, ces hameaux,  
ces lieux-dits, ces cités*

*Avec leurs châteaux forts, leurs  
églises, leurs plages,*

*Ils n'ont qu'un seul point faible  
et c'est d'être habités.*

*Et c'est d'être habités par des  
gens qui regardent*

*Le reste avec mépris du haut de  
leurs remparts,*

*La race des chauvins, des por-  
teurs de cocardes,*

*Les imbécil's heureux qui sont  
nés quelque part.*

Dans cet avant de l'après, qui paraît-il sera différent, je remarque juste que les canards envahissent les quais tout comme les coquelicots. Est-ce ça la différence ?

Combien de temps laissera-t-on à ces envahisseurs avant de les chasser à nouveau ? Chacun chez soi en somme.

Pas de nostalgie de l'avant mais pas d'empressement à connaître cet après dont je ne doute pas un instant qu'il sera le jumeau de l'avant.

Le silence en tic-tac de pendule a des airs de paix. Je le décompte sans m'agacer de ce fil qui échappe et court.

Je me tiens là dans cet entre-deux où les jours furent plutôt des nuits.

Des jours sans projets mais des jours-nuits emplis de mots écrits, d'images drôles, de livres à foison.

Au-dehors, le souffle des glycines géantes surprenait le nez au

détour des ruelles. Les chats et les moineaux se faisaient la guerre sans bruit, les inconnus sussuraient un « Bonjour » et on marchait en parlant de tout et de rien, on photographiait des pans de murs aux dessins incongrus et on riait souvent. C'est indigent peut-être mais on est heureux.

En somme, de longues semaines comme des dimanches, sans bruit, sans cri.

Cette semaine, la dernière de l'entre-deux, les lilas ont ranci et les glycines moches pendouillent aux murs. Je n'ai même pas eu le loisir d'en offrir un bouquet à ma voisine aveugle qui m'avait demandé « Dites, les lilas sont en fleur ? J'aimerais tant en respirer l'odeur. »

Oui, ils étaient en fleurs et embaumaient les chemins qu'elle n'arpente plus depuis longtemps, mais les lilas sont emmurés et chacun son lilas !

Quand même tu ne vas pas regretter ce temps obscur de l'enfermement ?

Si un peu... pour le silence sur l'avenue qui déroule son macadam devant mes fenêtres – des pigeons balourds s'y posent et picorent, à peine s'ils sursautent quand passe un véhicule –, pour les sourires des yeux derrière les masques – parfois on met du temps à se reconnaître et puis on rit étouffé derrière sa barrière à postillons et on prend des nouvelles banales mais des nouvelles quand même –, pour la peur un peu mais pas trop et l'impression que cela n'est pas vrai – comme une histoire écrite par un auteur de mauvaises dystopies et dont on se demande si la fin sera celle que l'on espérait –, pour l'amitié

redécouverte par messages, d'étranges bouteilles à la mer, pour les fleurs en bouquets le long du ru que le temps à l'arrêt me laisse regarder – je n'avais jamais remarqué ces éclaboussures violettes.

*Sylvie Van Praët*

**On the road again  
Semer la fraternité  
Avec des mots doux.**

*Christelle Mathieu*

## ABEILLES



7 heures.

Le soleil brille au travers des branchages.

Ma vie de confinée ne me fatigue guère. Je suis déjà levée et savoure mon thé matinal en humant l'odeur du pain qui grille. La journée s'annonce belle à défaut de déborder de projets... Le ciel est bleu, bleu clair. Le hameau confiné est tranquille.

Cependant un léger bruit trouble le silence et fait oublier les piailllements des oiseaux : un bruit de roue, on dirait le bruit d'une brouette. Le bruit se fait de

plus en précis. Intriguée, je file à la fenêtre. C'est bien une brouette bleue, poussée par un homme en blanc qui s'avance. L'homme est vêtu d'une combinaison, style cosmonaute. La coiffe solidaire de l'habit, ballotte dans son dos.

Dans sa brouette il semble y avoir tout un arsenal : un drôle d'objet en bois, une scie, un sécateur et un autre instrument métallique.

J'ouvre la fenêtre : quelqu'un à qui parler ! (Je le reconnais, il habite au bout du village près de la boîte à lettres.) Profitons-en !

– Bonjour Monsieur, vous êtes bien matinal, qu'allez-vous faire ?

L'homme pose sa brouette : « J'ai entendu un essaim d'abeilles sortir d'une de mes ruches hier. Elles se sont déconfinées ! J'ai vu qu'elles s'étaient installées sur le sureau derrière chez vous. Je vais les récupérer.

– Je peux venir vous observer ?

– Si vous voulez mais restez à distance !

Et l'homme repart.

Je saute dans mes bottes – j'ai vu qu'il en avait – et je le rejoins.

L'homme se fraye un passage au milieu des herbes folles et des orties. De la main il me montre la branche où une énorme grappe d'abeilles semble tranquille et inoffensive. Il dégage à coups de serpe les petites branches qui le gênent pour accéder à l'essaim.

L'instrument métallique est un enfumoir qui dégage une odeur très particulière que je n'arrive pas à définir. « C'est pour endormir les abeilles me dit l'homme. Les calmer car elles ne vont pas aimer ce dérangement. »

S'ensuit une opération-protection : l'homme referme sa coiffe, vérifie les fermetures de glissière

et enfille de grands gants rouges. Il scie la branche porteuse. Sous l'essaim il a posé cet objet bizarre en bois qui ressemble à un vaste entonnoir carré. La plupart des abeilles s'y trouvent projetées. Mais des récalcitrantes s'agglutinent sur la coiffe de l'homme, formant une énorme tache noire. Une abeille trouve même la faille pour aller piquer l'homme à la joue au travers de sa coiffe.

– C'est pas grave, me crie-t-il. (Courageuse..., je m'étais éloignée...) Je vais enlever le dard et mettre du miel chez que j'aurai fini. Rentrez chez vous ! Elles sont nerveuses.

Peu rassurée, je retourne à mon confinement. Je me place derrière la fenêtre. Je continue à observer.

Quelques minutes plus tard l'homme repasse. Il a gardé sa coiffe. Des insectes l'escortent. La brouette semble plus lourde et on entend encore le bourdonnement des abeilles peu satisfaites de cette privation de liberté.

Mon thé est froid. Mon pain trop grillé. Mais il fait toujours beau, le printemps est bien là...

*Martine Delansay*

## SI C'ÉTAIT ÇA LA VIE ?



<https://voisinieupourtous.fr/3d-flip-book/journal-du-confinement-avril/>

Le petit, l'air taurin, travaille son soufflet avec ses pattes de déménageur, regard rivé au sol, on se demande ce qu'il fouille en lui. *Ainsi va la vie d'ici*. C'est l'autre, le grand, avec son galure bleu pétrole impossible, qui se lance, moustache trapue, cheveux frisés. Une main dans le dos, l'autre qui agite ses phalanges. L'air de tout attraper sans y toucher. Mais où est-ce qu'il compte nous embarquer? *La vie est là d'ici-bas*. Parce que, bien sûr, il n'y a qu'ici-bas, la vie c'est ici qu'on la joue. Il regarde droit devant lui, le polo dans les tons mauves, fichue dégaine! *Balancés dans l'air sans en avoir l'air, saoulés dans le temps*. La tête tanguée. La parole nous bringuebale dès les premières syllabes, un soufflet nous heurte les oreilles. *Aux folles nuits d'abus du soufflet qui s'étire et rit*. Ah, les nuits d'accordéon! Le plus beau de ma jeunesse dans ce resto où nous avions quasi élu domicile... Sauf les nuits où le bonheur de se sentir si proches nous jetait sur les routes, jusqu'à Ostende... Lamento puissant *C'est bon, c'est l'ton du blues*. Lubat insiste avec son engin, il vibre, il pulse et l'autre laisse éclater tout d'un coup le

refrain qui nous cloue sur place *Et si c'était ça la vie, et si on nous l'avait pas dit?* Le cœur est troué coulé par ce *Si c'était ça la vie* et on y pense, éperdu, souffle coupé, si c'était ça la vie et si on n'en avait rien su? Si nos petites passions étaient les grandes, *Vas-y l'évasif, vas-y l'enfant, tout petit déjà*. Putain! Je me revois minot crevant d'envie devant les aventures de la Bibliothèque verte. *Et si c'était dommage, pas si c'est un hommage Aux hommes assis devant, vu de l'avant L'aventure est là*. Bien sûr elle est là qui palpète sous nos yeux entre nos doigts, s'embarquer, bon Dieu! s'embarquer sur des rafiotés avec Cendrars au bout de la Russie. *Libéria* – dans lequel on entend sonner le "liberta" des Chemises rouges de Garibaldi – *tot de l'animaut sauvadge*, l'animal qui en nous sommeillait surgit au détour d'une langue inconnue qui nous beugle dans les dimanches tristes des villes de province, *Dans des mots doux au dit désir*. On rêve de maisons sans rideaux, d'hôtels sans lavabo le long de l'Atlantique. Lubat se déchaîne, sa musique n'en finit pas de tourner dans notre tête comme une mauvaise fête, avec

des relents d'insomnie: se barrer une nuit, cette nuit, dans la ferveur des amours incandescentes comme à dix-sept ans on en a. *Autant vrai coma pèc qu'un desir ambicios*, oui, idiot de tant de désir. On renonce à comprendre ce que débite le grand dans sa folie furieuse tandis que le petit fait aller son soufflet comme un poumon de locomotive. On y est, dans le Transsibérien, le tac-a-tac tac-a-tac sur les rails toute la nuit toute la vie on ne rêve plus que de ça. *Tanpòc au bal a tu que trucas, a tu que tracas A tu que tòcas, a tu que rigas, a tu que ragas*, bon dieu ça cogne, ça tape, ça joue, ça grince, ça craque dans le rafiot! Tony Murena emplit l'espace, les poumons, Lubat nous étreint la poitrine et c'est d'entre nos côtes que jaillit le déchirant aveu *Et si c'était ça la vie, et si on nous l'avait pas dit?* On beugle dans la véranda, on s'époumone avec Minvielle, tac-a-tac tac-a-tac le convoi s'ébranle, *Si c'était ça la vie?* comme une antienne, on la sent s'écouler de soi, la vraie vie. Déborder, fraternelle, ivre...

R.W.

*"Indifférence", de Tony Murena,  
André Minvielle chante,  
Bernard Lubat pousse l'accordéon.*

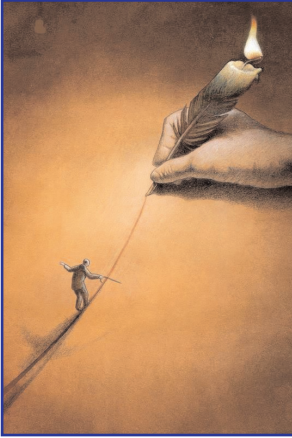
## NOSTRA CULPA

Nous n'avons pas couru les vierges d'autrefois  
roulé sur des vélos chaussés de vieux bouchons  
guerroyé  
dans la boue les armes à la main  
nous n'avons pas été les héros  
des combats glorieux ou perdus  
nous n'avons pas fini de boire  
ni cessé de fumer  
nous n'avons pas réduit notre empreinte carbone  
recyclé tous nos déchets  
ni pris grand soin de la planète

Nous n'avons pas vu venir le danger  
ni estimé à sa juste valeur le désastre  
nous sommes ceux d'entre deux siècles  
qui godillons entre la fin de l'Histoire  
et l'aube de la Catastrophe  
ceux qui n'ont pas pu  
ceux qui n'ont pas su  
les petits perdants des grandes victoires  
, les hommes d'aujourd'hui.

Philippe Blondeau  
(1<sup>er</sup> texte du recueil « Faire-part », 2020)

## LE FIL DES MOTS



– Petit homme frêle et audacieux, où vas-tu ?

– Là-haut, dans le lointain, il me semble apercevoir une lueur. J'ai peur de tomber...

– Ne t'inquiète pas, aujourd'hui tu as trouvé ton équilibre.

– ... Qui êtes-vous ?

Avec grande précaution, le petit homme s'achemine lentement sur le fil ténu.

– Je vais te guider, t'expliquer...

Je suis une main, porte-lumière, porte-plume, porte-vie... un but, un passage... tu verras...

L'empreinte du porte-plume est de plus en plus visible, suis-la...

La lueur se transformera pour toi en lumière, tu la pénétreras...

Continue à suivre le fil, tu t'approcheras...

Aujourd'hui, tu as tourné le dos au pays sombre, le pays de l'en-bas, pays de l'en-dessous.

Depuis ta jeunesse, tu as tenté plusieurs fois de t'en évader. Tu ressentais impatience, curiosité, enthousiasme des premières années de la vie ; c'est normal.

Tu as subi et survécu à de nombreux échecs, j'ai remarqué ta

ténacité ! Tes tâtonnements ne t'avaient pas mené vers l'origine du fil de la vie. Chaque défaite te renvoyait dans ce pays de plus en plus sombre pour toi...

Longtemps, tu as oscillé entre grande précipitation et éclairs fugaces de sagesse. Tu ne trouvais pas ton équilibre. Tu étais à la recherche de l'encre inaccessible...

Peu à peu, grâce à tes expériences ratées, tu as acquis une maturité suffisante. Avec les années, tu as réussi à laisser loin derrière toi le pays obscur, tu as pris ton départ sur le fil de la vie ; de plus, la sagesse t'a équipé d'une canne !

Ma main t'attendait. Aujourd'hui, elle ralentit son geste... Prends ton temps...

La plume porte-lumière indique bien ton chemin.

La faible lueur lointaine devient soleil...

Et te voici... Je t'accueille avec joie.

À ton tour, saisis le porte-plume, installe-toi à la lumière, celle qui illumine ton cœur.

Écris ce que tu as vécu ; donnons de connaître ton parcours difficile ; nourris-nous de ta persévérance ; apprends-nous à chercher et trouver la petite empreinte de notre fil de vie.

Tu seras notre lueur et notre canne...

*Camille Dherse*

**« Il y a dans le monde et qui marche parallèlement à la force de mort et de contrainte, une force de persuasion qui s'appelle la culture. »** **Albert Camus,**

*Carnets III, p. 202*

## UN CRI

Un effroi silencieux m'habite, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux crier de toutes mes forces

Aller jusqu'au bout du cri

Mais je pense qu'en fait j'ai déjà crié de toutes mes forces

J'en suis là avec ce cri, cet effroi silencieux !

Faut-il détourner le regard ?

D'aucuns semblent penser qu'il nous fait regarder ce qu'il y a de beau

Mais c'est qu'il y a du lourd derrière et tout autour...

Alors que faire ?

Est-ce que la solution est dans le dosage :

Un peu de conscience et un peu d'insouciance ?

De la nuance dans ce monde immonde

De la nuance chez ces humains inhumains

De la nuance pour ces enfants déjà vieux

De la nuance car la nuance c'est comme l'entre-deux

Ça aide à vivre.

Ça donne un cri silencieux

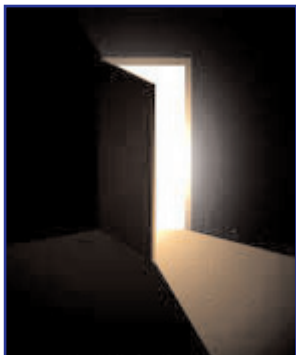
Des milliers de cris silencieux

Assourdissants de silence

*Marie Devillers*



## LA PORTE



Line remarque la porte d'entrée entrouverte. Il est huit heures du matin. Elle ne se souvient pas avoir fait le geste de l'ouvrir. Par contre elle se revoit, la veille, verrouillant cette porte comme chaque soir avant de monter se coucher. Aurait-elle mal enclenché le pêne dans la gâche, oublié le tour de clé final? Quelqu'un est-il entré ou sorti à son insu? Elle vit seule depuis dix ans dans cette maison. Un voleur, un violeur, un assassin? Guette-t-il sa proie et le moment propice pour accomplir son forfait? Line écarte ce genre de pensées. La porte bâille comme une invitation à sortir. Line ne bouge pas. Pourquoi aujourd'hui?

Un souffle d'air incite Line à se retourner. Là-bas au fond du couloir les battants de la fenêtre de la cuisine vont et viennent au rythme des allers-retours de la brise. Line est persuadée qu'elle n'a pas touché à cette fenêtre sinon hier soir pour vérifier qu'elle était bien fermée. Des courants d'air traversent en tous sens la maison. La porte-fenêtre du salon bat des mains sur le jardin, le vastistas des WC voile et dévoile sa fente de lumière, le volet roulant du

garage monte et descend sans bruit. Line ferme les yeux.

Elle se force à inspirer et expirer trois fois en sonorisant sa respiration. Ne pas se précipiter. Ne pas se laisser emporter par l'envie qui monte en elle. Pas encore. Elle redoute l'amertume des faux espoirs. Ouvrir les yeux sur sa maison à nouveau close sur elle-même. Mais l'air persiste à agrandir l'espace, à pousser Line

avec une douce obstination vers l'extérieur.

Docile, elle obéit. Les yeux toujours clos elle avance dans le sens du vent sans rencontrer d'obstacle. Ne rien décider. Se laisser porter par l'éveil des courants. Quand elle s'arrête, ouvre les yeux, Line est dans la rue au milieu de la foule encore silencieuse des autres rescapés.

*Régine Paquet*

## QUEL TEMPS FAIT-IL CE MATIN ?

... L'adresse de l'hôtel, les quelques masques qu'il a pu trouver, l'attestation de déplacement dérogatoire pour rejoindre son lieu de travail, des imprimés vierges pour les prochains jours, et sa trousse, Antoine n'a rien oublié pour rejoindre Strasbourg où il arrivera en fin d'après-midi pour aider ses collègues face à la pandémie...

*Claude Aury*

... Je repris mon chemin et la forêt commença à se faire moins dense. La lumière pouvait à nouveau y entrer.

J'entendis le bruit apaisant de la mer. Je me mis à marcher plus vite. Et enfin, je sortis de la forêt. Je vis des dunes aux formes joliment arrondies. Des oyats se balançaient doucement dans la brise à l'odeur d'iode. Un fou de bassan vola juste au-dessus de moi...

*Isabelle Geffroy*

... Comme d'habitude le service de midi du Train Bleu, le restaurant mythique de la gare de Lyon, bat son plein. La superbe salle au plafond décoré résonne du brouhaha des voix, du cli-

quetis des couverts et du tintement des verres. Les serveurs dans une chorégraphie digne de l'Opéra de Paris s'affairent avec leur efficacité habituelle. Un peu à l'écart, isolé du reste de la salle, un homme est attablé devant un imposant plateau de fruits de mer, une bouteille vide sur la table, une autre dans un seau à glace qui n'attend qu'à être débouchée. Cet homme s'appelle Augustin Morel...

*Gérard Van Reysel*

... Quand la Belle reprit, pour la première fois depuis deux ans, le train de banlieue qui devait l'emmener vers son nouveau job, elle n'était pas encore la Belle. Pas tout à fait. Elle n'était encore qu'une jeune fille comme beaucoup d'autres. Marquée par ce long épisode douloureux qui ne trouvait pas sa fin. Mais c'est le propre de l'espèce que de s'habituer à tout...

*Jean-Pierre Bourdet*

*Miscellanées tirées de*

<https://voisinlieupourtous.fr/la-petite-fabrique-de-textes/>



## LA BOUSSOLE ET L'ÉMOTION

Ce n'était pas une injonction – contradictoire ou non – et pas davantage une consigne qu'auraient donnée les metteurs en forme de ce journal à ceux qui ont contribué à son écriture. Cependant chacun de ceux qui y ont participé a laissé librement affleurer ses émotions. Tant de choses certaines, rationnelles, scientifiques et tant de vérités définitives ont été dites durant ces quelques semaines que le seul contre-chant envisageable a été pour beaucoup d'entre nous cette parole sensible.

Lorsque toutes les certitudes vacillent, que la rationalité nous déserte, que les logiques s'affrontent pour ne produire que de la confusion, la dernière production de l'esprit à quoi nous rattacher réside alors nos élans les plus intimes.

Nous avons tenté de tenir ce cap, sans sombrer dans l'ornière du glissement, de l'indignation stérile et sans entrer dans l'expression des théories les plus approximatives et, partant, les plus faussement définitives. La boussole que chacun de nous possède en son for intérieur aura été le guide infaillible, suivi sans peine, sans trucage, sans fausse pudeur et souvent avec grâce.

Je salue la qualité des personnes qui, en allant puiser dans leur intimité, ont révélé la force des âmes pures dans laquelle chacun aime à se reconnaître. Que celles et ceux qui ont permis ce partage en soient remerciés.

*La Rédaction*

Voilà, l'aventure s'arrête là.

Elle est née dans les mouvances de groupes d'écriture, à Beauvais et à Fleury-les-Aubrais, ainsi qu'aux confins des Calepins, deux publications numériques gratuites accessibles par mail ou

sur la toile. Cinquante et une personnes y ont contribué. Les 52 n<sup>os</sup> représentent 143 pages, avec les suppléments. Trois par jour, pfffttt!... Je pense que la prochaine fois, on fera bien mieux.

Quelle prochaine fois ?

Anne (26)  
 Aubrun Camille (30-34-42-52)  
 Aury Claude (2-52)  
 Baumann Mélisande (37-49)  
 Beauvais Hélène (2)  
 Birck Claude (15-27-  
 supp. Nounous/1/2/6/7)  
 Blondeau Philippe (52)  
 Bourdet Jean-Pierre (52)  
 Combemorel Catherine (15-19)  
 Cuvilliez Jean-Marie (10-14-  
 20-22-35-38)  
 Davila Speranza (36)  
 Delansay Martine (52)  
 Devillers Marie (14-18-28-31-  
 33-41-47-52)  
 Erka (3-23-37-38-40)  
 Essef (3-29-38)  
 Geoffroy Isabelle (24-52)  
 Guillaud Brigitte (48)  
 Hernandez Élie (4-7-9-13-15)  
 Hernandez Marie-Amélie (7-  
 20-27-38)  
 Isabel (14)  
 Gouzerh Hervé (31)  
 Leclercq Jacqueline (50)  
 Le Drogo Michel (15-17-22-25)  
 Lévi Philippe (17-18-28)  
 Lucas Mario (14)  
 Mady (8)

Mathieu Christelle (40 - 52)  
 Meissa (28)  
 Oliver Francis (4)  
 Paquet Régine (11-19-30-42-49-  
 52 - supp.Nounous/4)  
 Perrault Danièle (6-15-17-18-25-  
 30-48)  
 Philox (24-44-47-50)  
 Phrinée (9-21-35)  
 Pinon Michel (supp.JEUX/  
 2/4/5/6)  
 Pionnier Anne-Marie (11-25)  
 Poirier Éric (12)  
 Simonnet Jacqueline (20-33)  
 Télesfort Jean-Luc (photos/5-  
 16-32-46)  
 Tolleron Catherine (26)  
 Turlais Sylvie (7)  
 Van Praët Sylvie (3-7-13-24-29-  
 39-52)  
 Van Reyssel Gérard (4-52)  
 Vidal Luc (10)  
 Wallet Jean-Marie (29)  
 Wallet Joseph (21)  
 &, à travers leurs livres :  
 Bloch Marc (39)  
 Camus Albert (52)  
 Genevoix Maurice (31)  
 Maistre Xavier de (50)

### POUR RETROUVER LE JDC

<https://voisinlieupourtous.fr/3d-flip-book/journal-du-confinement-mars-2020/puis...-avril/> [sans 2020]  
 puis...-mai/ [sans 2020]

### JOURNAL DU DÉCONFINEMENT

Quotidien publié du  
21 mars au 11 mai 2020

rédacteurs en chef  
Michel Lalet - Roger Wallet  
maquettage nocturne R.W.